

Hugues ETA

UNE SILHOUETTE
DE POULE

L'imagi
n
b
l
e

Le chasseur abstrait éditeur

Le chasseur abstrait éditeur

sarl unipersonnelle au capital de 2000€ - 494926371 RCS FOIX
12, rue du docteur Jean Sérié
09270 Mazères - France

www.lechasseurabstrait.com
info@lechasseurabstrait.com

ISBN: 978-2-35554-097-4
EAN: 9782355540974

ISSN collection *L'imaginable*: 2102-1805

Dépôt Légal: avril 2010

Copyrights:

© 2010 Le chasseur abstrait éditeur

Hugues ETA

UNE SILHOUETTE DE POULE

L'imagiⁿ
b
l
e

Le chasseur abstrait éditeur

À Ronce Rina, ce cœur qui sait sympathiser avec le temps.

*À Christian MOBA
Si je suis, donc tu es. Ainsi nous sommes.*

À Pierre Ado, ma reconnaissance.

Les années se suivaient et avaient l'air de se ressembler. C'étaient les années où l'affliction circulait à la place du sang dans les veines de mère Egnien. Un garçon, toujours un garçon, lui était arraché suite à une visite inopinée du trépas dans sa famille. C'étaient les années les plus pluvieuses de ses yeux. Les douleurs de la maternité s'accouplaient avec les couleurs de la mort comme pour précipiter les funérailles d'une pauvre femme encore bien vivante. Mère Egnien n'en revenait donc pas. Il y avait ainsi des mois qu'elle souhaitait retirer de l'année à cause du poids que leur donnaient les souvenirs tristes. Il y avait des jours qu'il fallait amener à divorcer d'avec la semaine pour leur tort d'avoir accepté de matérialiser la douleur.

La concession de mère Egnien se situait en plein cœur de Savorville dans le quartier populaire de Talamunu, précisément dans la rue principale qui

menait au marché de tolo na lipota. Dans cette rue très fréquentée de lundi à dimanche, les passants déposaient des regards mornes à la hauteur de cette habitation. Pour les enfants habitant les alentours, les interrogations vêtues de peur, se multipliaient. Ils étaient forcés de se familiariser avec le phénomène de la mort, suite aux cas de décès qu'enregistrait mère Egnien. La peur dans l'âme, certains amis des défunts pensaient aller balayer leurs empreintes de la cour de cette dernière pour se couvrir des griffes de la mort.

La mort a toujours eu multiples interprétations ici, surtout quand elle emporte un adolescent. Rendre l'âme à bas âge ne relève pas du consentement de la nature. Par conséquent, la famille éprouvée n'est jamais convaincue de la réalité. Car les enfants sont supposés être innocents aux yeux de la vie. Le phénomène se comprendrait par ailleurs si les plus âgés en étaient frappés. Pour sa part, mère Egnien alimentait sa triste curiosité parce que les murs qui s'écroulaient dans sa maison n'étaient que des garçonnets.

Ainsi, comme il est de coutume, certaines démarches ont été initiées afin de mettre à découvert les raisons de cette fâcheuse réalité. Il fallait à tous prix retrouver les traces du monstre qui dévorait cette femme dans les profondeurs de l'âme. Les commissions ont été bâties. D'un côté, les parents de mère Egnien, de l'autre ceux de Mwan'Okouo, son mari. Les deux parties se rendaient par les collines, les rivières et les forêts à la recherche de la racine de ce mal.

Des jours passèrent sans succès. Les résultats de ces consultations tardaient à se révéler. Les semaines se succédèrent, à leur tour, mais l'autre côté de l'iceberg ne se faisait toujours pas voir. Mère Egnien rongée par l'inquiétude, battait les cartes du pessimisme. Plus les jours passaient, plus elle craignait d'être l'hôte d'un destin méchant, prêt à venir converser avec sa maternité.

Ce fut quelques mois après que des révélations se firent à propos, à l'occasion d'un conseil de famille.

Dimanche c'est le jour où se tiennent des réunions de famille ou de quartier. C'est le jour de Dieu pour certains sans pour autant dire que le reste des jours appartiennent à Satan pour d'autres. C'est donc l'occasion propice aux communautés de se rassembler.

La famille africaine, c'est une source qui devient rapidement une rivière, un fleuve puis un océan. C'est précisément le père et la mère au commencement. Puis le père et la mère du père. Ensuite le père et la mère de la mère, leurs frères et sœurs, cousins et cousines. Les oncles et les tantes des deux côtés occupent une place de choix sans omettre leurs épouses et époux, leurs enfants et les enfants de ces enfants-là. Ainsi, disséminées dans les grandes villes, les progénitures sont souvent exposées aux rapports incestueux. Voilà pourquoi certaines personnes portent leur ethnie au cou pour se prévenir des coups de foudre des membres de la famille.

Ce dimanche là, Tsagnelet dans son jeune âge se joignit aussi à ses parents au domicile de Ntsitsato, le chef de famille. C'est là où devait se tenir le rassemblement familial. Il était 10 heures. Les rayons du soleil piétinaient vivement la terre. Personne n'osait fixer le ciel à cet instant. Les oiseaux se baignaient tranquillement dans les feuillages des arbres. Seuls les petits enfants occupaient les rues, pieds nus pour la plupart, sans aucun souci. Mais l'ampleur de l'événement exigeait à la famille rassemblée de tenir la réunion tant attendue. Il fallait trancher ce dimanche même afin de gommer de l'âme toutes sortes de soupçons. Surtout empêcher définitivement aux esprits malfaisants de pérenniser leurs pratiques sur la progéniture de mère Egnien.

On reconnut alors un groupe de gens surnommés les « boxeurs ». C'étaient les oncles maternels de mère Egnien, grands parents de Tsagnelet. Ils étaient mis au banc des accusés. Les mains bandées, ils étaient au nombre de trois. Ces trois hommes s'étaient fait prendre par le « bouanga ». C'est une pratique traditionnelle qui consiste à dénoncer sous une certaine façon l'auteur ou les auteurs d'un décès jugé non naturel. Le « bouanga » auquel les familles paternelles et maternelles de Tsagnelet avaient eu recours consistait à soulever une houe rougie par le feu. À l'occasion, le prévenu plaide son innocence au préalable en ces termes « Je ne me reconnais pas dans la mort de mon neveu, fils ou petit fils... », selon le cas. Ainsi, si l'on est coupable, on subit les effets torrides de la houe calcinée. En revanche, lorsqu'on ne se reproche de rien, on en sort indemne.

Cette sentence ayant été prononcée, les coupables étant déjà connus, ce ne fut donc qu'au retour d'Ola, village réputé pour de telles pratiques que la réunion de ce dimanche avait sa raison d'être. À l'issue de celle-ci, les deux parties avaient convenu de la scission de la famille. Grand-mère Ngantsui avait donc décidé de tourner le dos à ses frères, présumés auteurs des disparitions inopinées et mystérieuses de ses petits fils. Ceci pour protéger le reste des enfants encore en vie.

Les « boxeurs » dont l'ordre du jour de la réunion proposa de se désarmer de leur sorcellerie, pour être toujours membres de la famille, refusèrent catégoriquement. Ils préférèrent ne pas abandonner leurs fourchettes car demain ils auront encore faim et auront toujours besoin de se mettre à table. Il était juste question de changer de restaurant c'est-à-dire de trouver la proie ailleurs. La rupture fut consommée.

Une année passa. Une deuxième puis une troisième. Mère Egnien se rendit à l'évidence que le grand rassemblement familial avait donné des fruits. Elle se réjouissait de voir son garçonnet grandir comme un eucalyptus. Son fils chéri, le mari de sa mère, autrement dit son père puisque Tsagnelet portait le même nom que son feu père.

Tsagnelet avait fini par devenir l'unique garçon de sa famille. Il était entouré de plusieurs sœurs, ainées comme cadettes. L'effort qu'avait réalisé mère Egnien était surtout celui d'avoir réussi à soutenir Tsagnelet

dans ses études, comme elle avait fait d'ailleurs pour tous ses enfants.

C'était à la sueur de son front que mère Egnien arrivait à se nourrir et à nourrir sa famille. Elle était vendeuse de fougou au marché de tolo na liputa. Elle arrivait à procurer aux enfants des fournitures scolaires aussi bien que des fournitures d'estomac. Le père de Tsagnelet, le nommé Mwan'Okouo, respirait la misère reconnue aux retraités de son pays. Ceux-ci étaient d'ailleurs appelés communément maltraités à cause des tracasseries dont ils étaient l'objet pendant le paiement de la pension à la caisse nationale des retraités. Octogénaires ou veuves, toutes vieilles personnes dont la vie a été affaiblie par des multiples services rendus à la nation, payaient le lourd tribut de l'ingratitude de cette même nation.

En plus, il arrivait souvent que ces ancêtres vivants passent des journées entières devant la fameuse caisse sans rien percevoir. Les pauvres patriotes, incapables même de taper sur un moustique, utilisaient généralement cette pension pour traiter en retour les différentes maladies dont la nation était le seul agent vecteur.

De cette manière, mère Egnien était non seulement la mère de Tsagnelet, mais aussi celle de Mwan'Okouo. Ses frères, oncles de Tsagnelet, la considéraient aussi comme leur mère. Car mère Egnien tenait les arènes de leur réfectoire. Ses sœurs cadettes la prenaient aussi pour une mère, comme elle était l'aînée de sa famille. Elles avaient intégré des foyers à partir de celui de mère

Egnien. Elle était donc la mère universelle puisque les neveux de Mwan'Okouo aussi dépendaient de sa cuisine. Les ordonnances médicales, les frais de scolarité et autres dépenses étaient extirpés de ses étalages de fougou. D'autre part, mère Egnien était redevenue la mère de sa mère. Puisque la grand-mère de Tsagnelet avait tellement vieilli qu'elle était revêtue de l'adolescence à quelques mètres de la tombe.

Voilà pourquoi la cuisine de mère Egnien était une véritable église. À midi, quand le soleil crache la chaleur, elle préparait habituellement dans une marmite à la forme d'un ravin. Tous ses « enfants » devaient manger à satiété. C'était vraiment la cène. En tout cas, mère Egnien jouait bien son rôle de mère, d'ainée et d'épouse. C'était la vraie femme africaine qui inspira Camara Laye. Cette femme qui a tant fait rêver les élèves des écoles africaines.

Les obligations conjugales de mère Egnien ne contrastaient pas avec son activité lucrative. La foi chrétienne alimentait de plus en plus l'altruisme et le sens de la compassion en elle. De ce fait, les cours d'alphabétisation auxquels elle assistait entre temps de façon à s'imprégner directement du message de Jésus Christ avaient été interrompus. La raison se trouvait dans les multiples sollicitations familiales. Quelquefois, le fils faisait comprendre à la mère certains passages bibliques en lingala. Ces entretiens amenaient souvent mère Egnien à lui poser certaines questions pertinentes. Un jour, au cours d'un entretien, celle-ci

interrogea son fils :

— Pourquoi ne fais-tu pas d'enfant pendant que le sang circule encore dans mes veines ?

— Je viens d'avoir mes vingt cinq ans maman ! J'ai tout le temps encore, répondit Tsagnelet.

— À vingt cinq ans on est déjà un homme. Ton père m'avait épousée quand il avait dix huit ans et j'en avais treize en ce temps là, ajouta mère Egnien.

À ce propos, Tsagnelet réagit :

— Juste après l'indépendance, on était plus vieux à vingt ans que lorsqu'on a quarante ans aujourd'hui. En plus, papa avait trouvé un emploi qui lui permettait de s'occuper de toi !

— Un enfant, raisonna mère Egnien, peut apporter toutes les chances de vie, mon cher fils. De surcroit, j'ai encore toutes mes batteries en place... penses-tu que je serai incapable de prendre en charge mon petit fils ou ma petite fille ? c'est tout au moins le sang dont je demeure la source papa¹ !

À seize ans, quand ses yeux commençaient à s'ouvrir, mère Egnien attirait l'attention de son fils en lui disant que l'école était sa seule raison de vivre. À l'époque, si Tsagnelet s'était hasardé à pomper une fille, il n'aurait eu que ses cahiers à manger et l'encre de son stylo comme eau potable, soutenait sa mère. Cette crainte avait séjourné longtemps dans l'esprit de Tsagnelet. Voilà pourquoi il pensait toujours faire une famille sous le couvert d'un emploi.

¹ C'est ainsi qu'un parent désigne affectueusement son fils.

Alvine était la petite amie de Tsagnelet, venue à sa vie à l'orée de ses vingt cinq printemps. Mais ce dernier craignait qu'elle tombe enceinte. Il appartenait à la race des hommes qui pensaient qu'il fallait élever soi-même ses enfants. Ma mère m'a élevé, pensait-il, je dois arroser moi même le jardin que je vais planter.

Cependant, la maladie qui frappait la couche jeune du pays s'appelait l'emploi. Il manquait follement à la jeunesse. Ce qui retardait les mariages, les naissances, le départ du toit parental... C'est pour cette raison que l'on trouve à l'heure actuelle cinq à six générations sous un même ciel. Les hommes sont devenus de vrais arbres qui illustrent leur généalogie; les branches, les feuilles et les fruits demeurant inséparables. On était tous devenus des feuilles mortes sous une ombre vivante pour que vive toujours la république.

Un peu plus tard, les moments d'inactivité étant ceux qui poussent l'homme à s'offrir à toutes sollicitations, Tsagnelet acquiesça une proposition des moins imaginatives. M. Otondo, cadre moyen des services municipaux l'avait soudoyé. Il lui avait proposé une somme de cent mille francs CFA pour aller présenter le baccalauréat à sa place afin qu'avec ce diplôme, une promotion lui soit garantie. La mission devait s'effectuer hors de Savorville.

Tsagnelet réfléchit à toutes les hypothèses. Il devait convaincre à son tour sa mère de son déplacement, surtout du mobile de celui-ci. Car, c'était une région lointaine par rapport à Savorville, que M. Otondo

avait choisie comme centre d'examen. Une façon de se mettre à l'abri de la sécurité sinon de la surveillance. La corruption, la fraude et la passivité étant devenues les sources d'inspiration sublimes pour les candidats aux examens d'État dans les centres reculés du pays.

Un samedi matin, après la combine avec Mampia la veille, les choses s'exécutèrent. Ce dernier, complice de Tsagnelet, passa de bonne heure le chercher. Les deux amis firent croire qu'ils avaient un voyage à effectuer ensemble. Ils collèrent à cette raison les obsèques du grand père de Mampia qui devraient se dérouler le dimanche prochain dans un des pays tékés, au nord de Sarvoville. Voyager pour les obsèques du grand père d'un ami de longue date ne pouvait pas faire l'objet de refus.

Tsagnelet sortit donc ce matin là de la maison sans battre tam-tam. Il s'en alla avec Mampia, un petit sac à la main. Pendant ce temps, son père exécutait un travail manuel dans la concession. Le voyageur s'abstint d'initier un dialogue avec lui à propos. Sachant bien que Mwan'Okouo était un père qu'on ne pouvait pas facilement battre même chaud, Tsagnelet se résolut d'aller vers mère Egnien pour lui dire au revoir. Convaincu que les mères sont parfois comme des morceaux de planche qu'on peut casser sans trop de difficultés.

Après être sortis, les deux complices se frottèrent les mains à quelques mètres du domicile. Ils se mirent déjà à déguster le fruit de leur manigance pour avoir pu

franchir la frontière que représentait Mwan'Okouo :

— C'est fait, dit Mampia.

— Je peux déjà souffler. Sœur Aloueh nous a vus sortir. C'est l'essentiel.

Ils se séparèrent. Tsagnelet s'en alla donc voir mère Egnien où elle travaillait au moulin, question de la prévenir. Persuadé qu'avec la mère, les clés étaient souvent à la porte, Tsagnelet était en position de force.

Au moulin, le bruit ne permettait pas un dialogue harmonieux entre la mère et le fils. Tsagnelet avait du mal à se faire comprendre puisque mère Egnien était en activité. Il se mit alors à faire la navette entre les deux ouvertures de la baraque qui abritait le moulin. À la vue d'une fillette, ce dernier se résolut à perdre le temps. Quelques jeux de mains s'exécutèrent avec l'enfant. Un peu plus tard, une femme, présente sur les lieux comprit que Tsagnelet tenait à s'adresser à sa mère. Celle-ci crût immédiatement que le fils l'avait rejointe pour de l'argent. Déjà tourmentée par le travail, elle réagit vivement :

— J'ai tout laissé pour le pain à la maison !

Qu'est-ce qu'il y a encore...

— Maman, j'accompagne Mampia au village pour les obsèques de son grand père à Mpoumako, rétorqua Tsagnelet.

— As-tu demandé l'avis de ton père ? ajouta mère Egnien.

Tsagnelet s'empêcha d'être précis à ce propos :

— Je n'en ai pas pour longtemps. Tel que je te

parle, cela signifie que j'informe papa aussi...

— Ton père est-il au courant ? C'est tout ce que je veux savoir, insista mère Egnien.

— Trois jours au plus tard et je serai de retour.

Tsagnelet se refusa délibérément de répondre à la question de sa mère. Soudain, le tenancier du moulin la rappela au travail puisque plusieurs autres femmes s'impatientsaient. La conversation fut ainsi interrompue.

Tsagnelet continua à faire le pied de grue. Quelques temps après, mère Egnien revint, cédant à la pression de son fils :

— Je t'exige beaucoup de prudence. Le climat national n'est pas bon à l'heure où nous parlons. Les hommes politiques sont sur le point de se bouffer le nez sous toutes les formes de combats.

Tsagnelet tenta de rassurer sa mère :

— Ne t'inquiète pas maman. Dieu me gardera. Il te gardera aussi.

Mère Egnien tentait de résister au voyage qu'entreprenait son fils à cause de la période d'insécurité naissante dans le pays. Puisque dans ce pays, une crise politique se solde toujours par une insécurité dans les esprits avant qu'elle ne s'extériorise. En clair, une crise politique, depuis un certain temps, suppose éventuellement une flambée de violences.

Tout compte fait, Tsagnelet se mit sur la route de la gare routière où l'attendaient M. Otondo, son épouse et leur fillette ainsi que Marien le neveu de ce dernier. La mission de Marien et de Tsagnelet était la même, celle d'aller prêter main forte à ce couple c'est-à-dire d'être leur prête-nom aux épreuves du baccalauréat.

Depuis quelques années, cette pratique est devenue monnaie courante dans tout le pays. Le chômage, la corruption et la complaisance des agents de police la fertilisaient à souhait. Ces derniers ont pris l'habitude d'établir des cartes d'identité sans se convaincre de l'authenticité des renseignements que fournissaient leurs titulaires. On ne pouvait pas s'en étonner car la honte et le laisser-aller étaient devenus la nouvelle devise du pays. En un mot, l'administration étant sous perfusion, les choses ne se passaient plus comme il se devait. Le pays avait choisi de marcher les yeux fermés vers son destin. En vérité, lorsqu'arrivait la période des examens d'État, ceux qui avaient des niveaux supérieurs étaient souvent contactés selon leur cursus scolaire élogieux pour aller passer les épreuves à la place des vrais candidats. La tarification variait du CEPE au BAC, en passant par le BEPC ou le BET. Une fraude muette était déjà officialisée.

Il ne restait plus qu'à voter une loi à l'hémicycle pour taire des éventuelles dénonciations sur les médias étrangers.

En allant à la gare routière, Tsagnelet fit d'abord une escale chez Alvine pour récolter auprès d'elle quelques

mots doux qui l'accompagneraient dans sa mission. Ce voyage avait planté la tristesse sur le visage de la fille. Le garçon aussi avait imprimé la douleur de la séparation sur le visage. Car les deux amis se voyaient tous les jours depuis qu'ils s'étaient connus. Aucune journée ne pouvait fermer sa porte sans les avoir réunis. Se permettre alors quelques jours d'absence était une pilule difficile à avaler. Les amoureux marchaient à pas lents jusqu'à l'arrêt du bus. Pendant que M. Otondo s'impatiait à la gare routière, Tsagnelet se gavait encore de tendresse :

— Chéri, tu es en train de me déraciner, dit Alvine.

— Je m'en vais sans moi, répliqua Tsagnelet.

— Moi aussi, je reste seule, mais dans une solitude beurrée de ta présence, conclut Alvine.

Les bus défilaient devant eux. Cependant, le courage de se séparer ne les sollicitait pas. Tsagnelet affichait sa sourde oreille aux rabatteurs de bus : « Montez ici ! » ; « venez là ! » ; « Nous sommes déjà arrivés à destination, il suffit que vous montiez... » ; « Arrêt demandé ! » ; « To wela ! ».

Comme à tout début correspond une fin, Tsagnelet et Alvine finirent par se séparer. Ils s'embrassèrent sous le regard envieux des passants. Le jeune homme embarqua. La fille repartit le moral presque à terre.

À la gare routière, se déroulait l'embarquement. M. Otondo s'inquiétait du retard qu'accusait Tsagnelet. À son arrivée, ce dernier esquissa un

sourire remarquable. Le couple réalisa que Tsagnelet avait bien trouvé une astuce pour tromper la vigilance de ses parents. Il fit connaissance de Marien aussitôt arrivé. L'embarquement se termina dans les minutes suivantes.

La Mercédès démarra aux environs de 9 heures 30 minutes. Tsagnelet se couvrit la tête du haut du véhicule avec son tee-shirt. Il s'abstenait là de s'offrir à la vue des gens qui assistaient au départ du camion. La route nationale, réfectionnée naguère, permettait à l'engin de rouler tranquillement. Au fur et à mesure qu'il avançait, de nombreux petits villages se faisaient découvrir le long de la voie. Deux heures après, ils dépassèrent le village de Mpoumako. Tsagnelet n'eut point de peine à le reconnaître. Il y avait effectivement là le déroulement des obsèques du grand-père de Mampia. Mais l'objectif de son voyage n'était pas Mpoumako.

Le véhicule roulait à vive allure. Plus il avançait, plus se faisaient les découvertes. Certains voyageurs, commerçants de leur état, s'étaient déjà familiarisés avec le trajet. Ils étaient bruyamment explicatifs. Les néophytes comme Tsagnelet et Marien avaient des oreilles ouvertes comme de vraies casseroles. Ils laissaient entrer toutes les informations sur les villages qu'ils voyaient à leur passage.

— Ça c'est le village du ministre Nzalabato, pouvait-on entendre.

Le chasseur abstrait éditeur

sarl unipersonnelle au capital de 2000€ - 494926371 RCS FOIX
12, rue du docteur Jean Sérié
09270 Mazères
France

info@lechasseurabstrait.com

imprimé en France par:

Le chasseur abstrait

achevé d'imprimer: avril 2010

ISBN: 978-2-35554-097-4

EAN: 9782355540974

ISSN collection *L'imaginable*: 2102-1805

Dépôt Légal: avril 2010

Hugues ETA est un écrivain francophone né le 2 avril 1971 à Dolisie, au Congo Brazzaville, pays d'une grande diversité de cultures traditionnelles et d'autant d'expressions artistiques anciennes.

Après avoir fait l'expérience de la poésie et de l'imaginaire, Hugues ETA nous offre « Une silhouette de poule », son premier roman, un livre muni d'une écriture poétiquement réaliste, saga émouvante d'une famille africaine avec les bonheurs, les malheurs, les débuts et les fins tragiques de plusieurs générations.

Phrases courtes et percutantes dévoilent avec poésie et humour, intelligence et sensibilité, les méandres d'une famille africaine, grâce à Tsagnelet, le jeune protagoniste du roman : « La famille africaine c'est une source qui devient rapidement une rivière, un fleuve puis un océan. C'est précisément le père et la mère au commencement. Puis le père et la mère du père. Ensuite le père et la mère de la mère, leurs frères et sœurs, cousins et cousines. Les oncles et les tantes des deux côtés occupent une place de choix sans omettre leurs épouses et époux, leurs enfants et les enfants de ces enfants-là. Ainsi, disséminés dans les grandes villes, les progénitures sont souvent exposées aux rapports incestueux. Voilà pourquoi certaines personnes portent leur ethnologie au cou pour se prévenir des coups de foudre des membres de la famille. »

Hugues ETA fait preuve dans ce roman d'un grand talent littéraire. Il dit tout ce qu'il faut dire sur les puissants et les faibles, sur la misère et la richesse de la société africaine, sur le déséquilibre des forces et des moyens.

Un roman en quelque sorte « zolien », un écrit rigoureux, socialement moderne, dynamique, poétique et réaliste à la fois, qui nous rappelle la fraîcheur qualitative de « Batouala » de René Maran, écrivain français d'origine guyanaise, Prix Goncourt, 1921.

Les trames narratives de « Une silhouette de poule » sont truffées de mille voix(es) réelles et imaginaires, à travers lesquelles l'Afrique se mire magiquement dans ses coutumes, indépendances, limites et frontières.

Rodica Draghinescu, écrivaine francophone, essayiste, poète et romancière.

Prix : 18 €



www.lechasseurabstrait.com